



Titre provisoire

ping-pong

entre Jacques Houssay (textes)
et Jonathan Delachaux (peintures)



There is one really important thing I must write which I have forgotten.

"The History of my Life"

Henry Joseph Darger

Chapitre 0

Les pointes en bois pénètrent le sable, laissant derrière elles de profonds sillons. La grosse main de Vassili tient délicatement le manche du mini-râteau. Il est penché au dessus d'un de ces « jardins zen » miniature. Le regard plongé dans les sillons. Sur sa table de travail des piles de blocs-notes griffonnés en tout sens, de ceux qu'on laisse à côté des téléphones. Vassili répète encore et encore le même geste, le même virage au bout du petit bac plein de sable et pourtant à chaque fois les grains bougent, tombent, se décalent, son geste n'est donc pas exactement le même, sinon... Il dépose le râteau miniature sur le formica. Regarde les vallées et montagnes qu'il a tracées dans le sable. Sans doute a-t-il été un géant pour savourer ainsi cette sensation. Sa main attrape le jardin zen, le retourne, le sable se dévide sur la table. Il caresse avec le pouce la petite plaque métallique scellée par deux

rivets au dos du bac plastique qui contenait le sable. Gravé dans le métal on peut lire « made in *Canciones Tristes* – Mexico ».

Il se lève de son tabouret, ses fesses semblent garder la forme ronde du siège incrustée dans sa chair. Il contourne la table de travail en formica, s'abaisse, se saisit à l'un de ses pieds d'un grand carton plein de cartes routières. Il va dans un des coins dégagé de la pièce, le carton sous le bras. Il s'assoit par terre dans un effort, pose le carton à ses côtés, attrape une poignée de cartes. Il les classe, un tas par continent. Les piles augmentent, le carton se vide. Il se redresse, se relève. Regarde du dessus les 7 piles. Il va à la table en formica. Ouvre le tiroir. En sort deux paquets de patafix, deux boîtes de punaises et deux rouleaux de scotch. Il fait demi-tour. Résolu. Il va à la pile Europe. Prend la carte qui porte le numéro 76. Les Alpes. La fixe au centre du mur Nord, patafix, scotch et punaises. Il choisit la carte suivante dans la pile, la 77 et commence ainsi à organiser le vaste puzzle de l'Europe sur toute l'étendue du mur Nord. Il fixe carte après carte, les faisant correspondre, se chevaucher, les pliants pour construire ce vaste continent de papier. Peu à peu, de la méditerranée au grand nord et de l'atlantique à l'Oural, le mur se recouvre. Il allume le petit poste de radio posé sur la table pour accompagner son travail. Otis Redding chante Fa-fa-fa-fa-fa. Il bouche les trous. Rapproche les côtes pour laisser à la terre le plus de place possible,

faisant disparaître les étendues bleues et leurs supposées abysses. Enfin, l'Europe s'étale sous ses yeux, se dresse face à lui. Il se saisit alors du tas asiatique et entreprend la même opération finissant de remplir le mur Nord et envahissant la totalité du mur Est. Il s'assoit après avoir bouché le dernier trou au cœur de la Sibérie pour souffler un peu et contempler l'étendue du travail déjà réalisé.

Il sort de la pièce, va dans celle voisine qui enferme son lit, un petit frigo, des dizaines de marionnettes récupérées ou fabriquées et des castelets appuyés au mur. Il ouvre la porte du frigo, se saisit d'une canette de soda verte et jaune, pomme-citron, goût artificiel, bulles en quantité, rot assuré. PSHICHHHH. La boit d'un trait. RHOOOOOÔ. Il écrase le cylindre de métal avec sa main, le jette à côté du frigo dans un bac en plastique déjà plein d'autres amalgames jaunes et verts. Il s'essuie le front du revers de sa manche, retourne à la salle de travail. C'est au tour des deux Amériques, les murs Sud et Ouest les attendent. Vassili commence par l'Alaska dans un coin supérieur puis, de carte en carte, déploie l'étendue des deux continents, de droite à gauche, bouleversant la rose des vents, allongeant le nouveau monde sur son flanc occidental. Il s'essuie à nouveau le front, laissant une tache foncée sur sa manche.

Il regarde son œuvre, entreprend de sortir tout ce qui ne participe pas à son travail, il repousse tous les objets façon bulldozer sur le seuil de sa chambre. Il ne reste plus que table, cartes et moyens de fixation.

Afrique. Il déplie soigneusement, ajuste, colle, recouvre le sol, va déposer ses chaussures hors de la chambre pour ne pas froisser les pays qu'il traverse de quelques pas. Il porte ses éternelles chaussettes Spiderman, celles pour les grandes occasions. Il tente de marcher autant que possible sur la pointe des pieds. Le sol bétonné disparaît sous un continent au rythme où Vassili-le-géant le compose. Cette partie du puzzle est enfin achevée par la pose du Cap de Bonne-Espérance. Il retourne au petit frigo de sa chambre, se frayant un chemin parmi blocs-notes, chaussures, chaises & cie, nouveau soda toujours jaune et vert, nouvelle tache de sueur sur le revers de la manche, RHOOOOOÔ, écrase la canette, jette sur la pile, retourne au travail. Les chaussettes rouges et bleues se posent délicatement sur le Kenya pour prendre le tas composé de l'Australie et de l'ensemble de l'Océanie. Il dépose le tout sur la table. Va chercher la chaise. Grimpe sur la chaise, se hisse sur la table. Ses pieds au milieu du sable renversé. Des grains tombent sur le Sahara. Carte n°67, Tasmanie, punaisée au plafond, États Fédérés de Micronésie, début d'une multitude de constellations avec, en leur centre,

l'Australie, grosse tâche éléphantinesque. Vassili transpire à grosses gouttes, il a mal aux bras, il sourit, il est content de lui.

Il va chercher la dernière carte, l'Antarctique. Il va à la table, balaye d'un revers de la main le sable qui reste. Les grains tombent en un bruit de pluie sur l'Afrique. Il déplie l'Antarctique sur la table. C'est fait. La première phase du travail est terminée. Ça se fête. Retourne au petit frigo, ce coup-ci, se saisit d'une canette orange et violette : goyave-figue. Il ouvre la canette d'un geste sûr, PSHHHHHHH, il ingurgite la boisson en deux énormes gorgées, RHOOOOOÔ, écrase la canette, la jette sur la pile, retourne au travail. Il se saisit sur son lit de son ordinateur portable, d'un petit sac plastique blanc contenant un pack de rouleaux adhésifs Barnier (un rouge, un jaune et un noir), de deux boîtes de cure-dents cylindriques en plastique transparent, d'une paire de ciseaux. Retour à la pièce aux cartes. Le planisphère est devenu un cube qui contient Vassili. Il place l'ordinateur sur l'Antarctique, l'allume, va sur un site de traduction en ligne, étale le contenu du sac plastoc blanc à droite de l'ordinateur. Écrit dans le cadre prévu à cet effet les mots à traduire : « chansons tristes », clique sur l'icône des petits drapeaux français et anglais, résultat : « Sad Songs », note le résultat sur un petit carnet, il répète la même opération, ce coup-ci petits drapeaux français et allemand : « Traurige Lieder » et encore : Canzoni tristi, Canções tristes,

Грустные песни, 悲しい歌, עצובים שירים, الحزينة الاغاني, ... passe à un autre traducteur, λυπημένα τραγούδια, droevige liederen, 슬픈 노래, 哀傷的歌曲, change de traducteur, ... et ainsi de suite.

Après avoir trouvé la traduction dans la plupart des langues du monde, il se saisit d'un cure-dent, coupe un bout de Barnier noir, le place à une extrémité du cure-dents afin d'en faire un petit drapeau. Se connecte à Google earth et Google maps, lance une première recherche Chansons Tristes / Suisse, résultat : un lieu dit dans le canton de Genève, il est surpris de la proximité du lieu. Il vérifie la position du lieu, la mémorise, va vers la carte n°76 et plante le cure-dent dans le papier sur Chansons Tristes. Nouvelle recherche en France, résultat trouvé en Normandie, confectionne un nouveau petit drapeau, va le planter. Nouvelle recherche, Angleterre, Sad Songs trouvé en Cornouailles.

Petit à petit, les cartes s'hérissent de drapeaux noirs, puis jaunes, et c'est à la moitié du rouleau rouge que Vassili plante le dernier en terre Marie Byrd, Antarctique. Il sort de la pièce emportant ordinateur et matériel, prenant grand soin de ne marcher sur aucun des petits drapeaux criblant le continent africain. Il ne peut cependant pas éviter l'éthiopien et le petit morceau de bois traverse la chaussette et blesse la chair. Trois grosses

gouttes de sang, ploc, ploc, ploc, tombent. Vassili se presse de sortir. Pose ce qui encombre ses bras à côté de la montagne de canettes écrasées. S'assied sur le bord de son lit, retire sa chaussette Spiderman, examine la plaie, essuie le sang avec sa chaussette, soupire, contrarié d'avoir ainsi abîmé sa paire préférée. Il se relève, va admirer, en ne glissant que sa tête, le travail accompli. Il est fier, sa théorie s'est révélée exacte. Il peut maintenant prévenir Naïma et Johan sans risquer la moindre moquerie. Il ramasse son ordinateur, compose un mail à leur destination leur demandant de venir au plus vite sans plus de précision, envoie le message. Fatigué, il décide de s'allonger. Il coupe la petite radio, se couche sur son lit, laisse ses pensées se glisser, traverser le plafond vers le fond du ciel et ses lointains, ses pensées vont et viennent, vont et viennent. Il est là, allongé sur son lit, à côté de lui gisent des centaines d'histoires enfermées dans les castelets et les marionnettes qui ne demandent qu'à être explorées. à côté de lui gît une montagne colorée de fer blanc attendant d'être mise à recycler dans la poubelle au couvercle jaune prévu à cet effet. Et, dans la pièce à côté, le monde placardé au mur par ses soins révèle un secret qui mène sans doute nulle part. Lui, Vassili, ferme les yeux, s'endort presque immédiatement.

Il est tiré d'un sommeil sans rêve par les coups à la porte d'entrée et les voix de Naïma et Johan qui éclatent dans le petit couloir à la peinture qui

s'écaille. Il s'assoit sur le rebord de son lit, grimace et se frotte la tête dans l'espoir de se réveiller. Ils frappent de nouveau à la porte.

« - J'arrive !! Deux secondes ! » Lance-t-il pour allonger le temps.

Il se lève le souffle court, va à la porte, donne deux tours au verrou pour libérer la porte. Il l'ouvre. Il cherche dans les visages de ses deux amis l'effet de son message, du mystère qu'il y a glissé et auquel ils n'ont pu manquer de répondre. Il lit plus d'inquiétude et d'impatience que de curiosité. Peu importe, ils sont là. Il ouvre complètement la porte, leur faisant signe avec la tête d'entrer. À leur passage sur le seuil il les embrasse, d'abord Johan puis Naïma. Ils ne se disent rien. Vassili referme la porte et les mène à la petite pièce enfermant le monde criblé de petits drapeaux. Vassili observe leurs réactions : Ils regardent étonnés, un peu impressionnés et se tournent dans un même mouvement vers lui pour avoir l'explication qu'il attend de formuler depuis que cette théorie a germé dans son esprit. Il laisse sa tête de gargouille muette répondre d'abord d'une moue qui se veut être un sourire énigmatique. Il prend une grande inspiration et se lance concis et simple autant que possible.

« -J'ai découvert que dans chaque pays du monde il y avait une ville, plus souvent un village ou un lieu dit qui se nommait « *Chansons Tristes* ». Il est impossible que cela soit un hasard, alors j'ai dressé cette carte pour les répertorier, voir les dessins qu'ils formaient dans l'espace, pour vous lancer en même temps que moi dans cette énigme. Voilà le monde tel qu'il est réellement : criblé de Chansons Tristes. »

Johan est le premier à s'élancer dans la pièce essayant d'embrasser du regard cette étrange cosmologie où finalement l'homme est au centre de la terre en lieu et place de cette boule de fer en fusion. Naïma et Vassili le rejoignent. Ils contemplent tous trois les constellations de drapeaux noirs, rouges et jaunes se répondant les uns les autres, en imaginant déjà des formes, des mythologies, des êtres mi-bêtes mi-hommes, des récits de monstres solitaires et amoureux, se retrouvant dans cette position des premiers êtres face au fond du ciel et aux trous lumineux qu'il recèle que l'on nomme étoiles. Naïma se raccroche alors à l'introduction que leur a faite Vassili, tous ces lieux portant le même nom à travers le monde, chacun dans l'idiome local ou parfois dans l'idiome du dernier envahisseur en vigueur. Elle est prise de vertiges. Vassili a raison, il est impossible que cela soit une coïncidence, ses pieds tremblent dans ses chaussures vertes malgré ses talons bien plantés dans une vallée éthiopienne. Elle se racle la gorge, aspire de l'air.

« - Tu peux nous montrer comment tu as fais ? Chuchote-t-elle.

- Bien sûr. »

Vassili va chercher son ordinateur, le pose quelque part aux abords du Kilimandjaro, l'allume, se connecte, Google maps, tape *Canciones Tristes*, Mexico, lance la recherche. Pas de résultat. Il se dit qu'il a dû commettre une erreur, une faute de frappe, recommence le processus : Rien, nada, nothing... il essaye dans d'autres langues, cherche sur wikipedia, Google : Rien. C'est incompréhensible. Johan et Naïma se regardent, inquiets, ne sachant que penser. Vassili n'a quand même pas inventé tout ça (?). Ils repassent très vite leurs souvenirs sur l'extraction de la pierre de folie, cette opération, leur séjour à Berlin sans lui, cherchent s'il est possible qu'il ait disons « rêvé tout ça » pour ne pas employer de mots qui seraient effrayants.

Vassili éclate alors de rire et part dans sa chambre.

Johan et Naïma se consultent des yeux, c'est Johan qui prendra la parole, lui qui sait ce que c'est que de sombrer dans la folie et au fond c'est plus un flottement qu'un naufrage.

« - Vassili..., tente-t-il, c'est en tout cas une sacrée installation, tu as dû y passer du temps... Vassili ? »

Le voilà qui revient. Il pose son épaule contre le chambranle de la porte, une canette rose et jaune dans la main, les yeux étincelants, inquiétants, il boit son soda par grandes gorgées, il les fixe avec une telle intensité qu'il leur impose le silence, il froisse la canette, la jette par-dessus son épaule, il brandit alors vers eux un rectangle de plastique noir avec la petite plaque métallique scellée par deux rivets. Gravé dans le métal on peut lire : « made in *Canciones Tristes* – Mexico ».

« - Je ne suis pas fou. Le monde est une chanson triste. »

Chapitre 1



acryl sur toile - 150/105cm - 2010



acryl sur toile - 150/105cm - 2010



acryl et collage sur toile - 150/105cm - 2010



acryl sur toile - 150/105cm - 2010



encre sur papier - 100/70cm - 2010



encre sur papier - 100/70cm - 2010



encre sur papier - 100/70cm - 2010



encre sur papier - 100/70cm - 2010



acryl sur toile - 150/105cm - 2010



acryl sur toile - 150/105cm - 2010

Chapitre 2

Paris le 6 mai

Cher Vassili,

Comme promis, je t'écis. Je n'ai pas oublié notre conversation. J'ai mis du temps, excuse-moi, ce n'est pas la faute de la vie, c'est comme ça, c'est le temps qu'il m'a fallu.

Me voici une fois de plus dans un bar pour écrire, t'écrire, (arriverais-je un jour à formuler des phrases dans un autre lieu ?), j'ai trouvé la référence que je cherchais. Le bouquin dont je te parlais c'est « Vies de saints » de Fresán. Je ne l'ai pas encore lu (je m'y mets et je te l'envoie), juste quelques pages mais Fresán y parle dès le début de *Canciones Trites* et, si ma mémoire et bonne il en parle aussi dans « *Mantra* » et le « *Fond du ciel* ». C'est étonnant cette coïncidence. Même si toi et moi sommes d'accord : les coïncidences n'existent pas.

As-tu des nouvelles de Naïma ? Je lui ai laissé deux messages mais elle ne me rappelle pas.

Tu m'as dit que tu travaillais sur de nouvelles marionnettes, c'est en rapport avec *Canciones Tristes* ?

Ici, ça va, je compte les jours qui me séparent de la fin de mon contrat, vivement un peu de vacances, de repos et de temps pour écrire. Je viens de me lancer dans une ultime (???) correction de mon roman, et advienne que pourra.

Je ne sais pas ce que la mort de mon oncle et mes conversations silencieuses avec C. vont changer à mon regard sur tout ça.

Tout ça est un peu futile finalement.

J'ai des doutes, des affreux doutes, les affres de la création, comprenne qui peut, pas si con...

Je t'embrasse et à bientôt.

j.

Genève le 16 juin

Salut,

Tu vois, moi aussi je mets du temps à répondre. J'espère que tu vas bien. T'en es où de *Vies de Saints* ? T'en mets du temps.

J'ai une théorie (une de plus), peu m'importe de savoir si elle tient debout, mais je vais trouver de quoi l'étayer, ça la rendra encore plus séduisante, brillante comme une luciole.

Depuis que j'ai passé quelques heures la tête dans un bocal en compagnie d'insectes je sais que la vie est avant tout ludique et bizarre.

Voilà ma théorie :

La réalité ne rejoint pas la fiction : c'est l'inverse. La fiction a percuté la réalité de plein fouet, iceberg & Titanic. Je pense que partout où glace et débris de navire se sont rencontrés & ont été projetés, les deux « mondes » se sont mêlés au point que des personnages fictifs sont devenus réels et que des personnes réelles sont devenues fictives.

Le monde le prouve : l'art, la télé réalité, les livres, DSK, TOUT.

Je pense également que tous les lieux qui ont été touchés par les éclaboussures de l'impact sont devenus des *Canciones tristes* annonçant ainsi la disparition prochaine du navire.

Des questions demeurent :

- Est-ce la réalité ou la fiction qui est en train de sombrer ? (ou les deux ?)
- Celui des deux mondes qui restera à flot est-il capable d'accueillir l'autre ?
- Où a eu lieu l'impact ? (seul moyen de trouver la voie d'eau) & quand ?

Voilà, je fouille dans ces directions là et je vois comment mes marionnettes peuvent aider. Après tout, elles connaissent sûrement une part de l'histoire et peut être même le big-bang originel, « il était une fois... ». Dis-moi ce que tu en penses.

Naïma a l'air d'être égale à elle-même.

Et surtout écris, écris sinon tu es perdu.

À bientôt.

V.

De la Forêt, le 11/07

Vassili,

« *Tout le monde peut écrire des chansons tristes.* » J.C.

Je t'embrasse.

Naïma

Paris le 11/07

Vassili,

Voilà *Vies de Saints*.

Je pense que tu t'y plairas, que tu y trouveras des pistes et de quoi étayer ta théorie.

Je suis en plein déménagement.

Je t'embrasse.

j.

Paris, le 11/07

Johan,

Ne sois pas inquiet pour Vassili, sa théorie sur Sad songs et fiction/réalité est belle & poétique, c'est tout ce qui compte. Il s'amuse et il m'amuse. *Le jeu est puéril et frivole mais le fait de jouer est sérieux.*

C'est une belle invention (si c'en est une) même s'il est troublant de voir la façon dont elle entre en écho avec les œuvres & théories d'artistes et de scientifiques.

Je réponds par lettre à ton message facebook, je trouve que ces missives d'un autre temps permettent plus d'intimité et de confidences.

J'ai chaud & je t'écris d'un bar aux belles serveuses comme toujours, j'ai besoin de ça ou d'un décor de ville fantôme à la Détroit pour écrire.

Et toi, comment vas-tu ? Que fais-tu ? As-tu des projets ? Pars-tu à NY ?

Tu sous-entends dans ton message que Naïma est en train
« d'adopter » la théorie de Vassili, qu'en est-il ?

Johan joue un peu plus et prends moins de Coke, ça rends parano.

Donne des nouvelles.

Je t'embrasse.

j.

Quelque part, le 25/08

Naïma,

« Tout le monde peut écrire des chansons tristes » en attendant la fin du monde. Nous-mêmes, sous le doux alibi de déc. 12, nous glissons dans nos refrains mélancoliques. Ce qui compte, c'est de savoir de quel monde il s'agit et si la chanson est à la hauteur.

Nous plongeons dans l'Entremonde et la beauté de nos chants, de nos hymnes déterminera le monde où nous émergerons.

Sommes-nous dans la boîte avec un chat mort ou avec un chat vivant ? Nous sommes encore dans l'entre deux, dans les possibles, ce moment où Schrödinger voit double. Je pense que nous cherchons tous (tous les 3 du moins) la mélodie juste, l'accord. Nous cherchons la mélodie, hésitons, tâtonnons oubliant que parfois c'est la mélodie qui nous trouve, ne faisant pas confiance en ce qui pourrait advenir, jugeant nos propres essais.

Je pense que d'autres tentent ça. Ils tissent des liens, tendent des ponts, dressent des tours de Babel entre les fictions & les rêves pour qu'ils

nous sauvent du Réel terrible et vain. Pas de romantisme dans tout cela.
Juste un pari absurde.

Il faut que j'entre en contact avec Fresán, lui le découvreur de
Canciones tristes, comme on entre en contact avec une race extraterrestre :
Nous venons en paix.

Le Réel ne mérite pas d'être sauvé.

Il faut que la fiction l'envahisse.

J'ai déjà connu la fin d'un monde le jour de l'opération. La fin de mon
autisme était une fin du monde.

J'ai aimé cette apocalypse, l'appétit de tout que cela provoque, un
appel venu dont ne sais où.

Je t'embrasse

V.

Cher V.,

Une chanson pour la fin du monde ?

buy flowers, flowers for my baby
in my pocket my last dollar 90
found a promotion: 7 roses
7 roses for 1\$90

(chorus)

7 roses, 7 roses for my baby,
7 roses for 1\$90
7 roses & I am nobody
But I've got 7 roses for my baby,

put my Sunday clothes
White shirt & black tie
In my hand my 7 roses
Flowers for my baby

(chorus)

walk under the summer sun
With my flowers
walk till the grave
7 roses for 1\$90

(chorus)
7 roses on the grave of my baby,
7 roses for 1\$90
7 roses on the grave of my baby,
& no one here left with me

I took my old gun, the one from the army
I took my old gun & the silence with me
6 bullets, 5 for the lords
& the sixth is for me

(chorus)
7 roses on the grave of my baby,
7 roses for 1\$90
7 roses & the dust is for me
But I've got 7 roses for my baby.

Bien à toi,

X.

P.S.: les 7 sont au courant.

Salut à tous,

Vous trouverez ci-joint la lettre que je veux envoyer à Fresán.
Quelqu'un pourrait me la traduire ?

Yo no hablo español.

Merci & prenez soin de vous en attendant la fin du monde.

V.

Cher Monsieur Rodrigo Fresán,

Tourne et retourne en mon crâne comme une météorite entrant en orbite cette lettre que je souhaite vous écrire. Je ne sais comment vous dire. Par où commencer ? Et ce « où » est partout et nulle part identique à une chanson en vogue dont on n'arriverait pas à retenir l'air malgré son omniprésence sur les ondes.

Je ne veux pas vous écrire de chanson triste ni écrire de poème d'amour.

Je ne peux même pas prendre contact avec vous en disant « nous venons en paix », nous savons et vous et moi comment cela finirait.

J'ai découvert, tout comme vous, Canciones tristes, Sad songs,... et PFUIIIIT tous ces lieux ont disparu, fondu, neige au soleil. Et ces lieux viennent me hanter.

J'ai découvert l'existence de ce(s) lieu(x) sur deux objets : un jardin Zen miniature « made in *Canciones Tristes* – Mexico » et un détecteur de

blagues fabriqué à « Sad songs – Sussex » qui était offert en cadeaux avec mon fanzine sur les marionnettes.

J'ai, tout d'abord, été étonné de cette coïncidence, amusé, puis je me suis souvenu qu'il n'y a pas de coïncidence, l'univers ne monologue pas sans raison (& cette raison peut très bien être l'absurde ou le plaisir). Alors j'ai commencé à chercher sur internet et j'ai vu cette constellation de Chansons Tristes qui nous entoure, j'ai alors décidé d'essayer de tous les répertorier, de dresser l'inventaire, j'ai recouvert les murs de chez moi de cartes et j'ai planté, à chaque Chanson Triste découverte, un petit drapeau comme ceux des états majors qu'on voit dans les films (je les ai fabriqués avec des cure-dents et du scotch). Et j'ai trouvé dans chaque pays un lieu nommé Chanson Triste.

J'ai alors appelé des amis pour leur faire part de ma découverte et au moment de leur montrer la preuve, après leur avoir montré ma formidable installation, PFIUTTT, plus rien sur internet, nulle part, un trou noir venait d'avaler ma constellation de Chansons. Ne me reste que les deux objets comme preuve.

J'ai pensé que tous ces lieux m'en indiqueraient un unique, le centre de tous ces ronds dans l'eau mais non, rien.

Vous me suivez ?

Je pense que tous ces lieux sont des sortes « d'éclaboussures », je crois qu'un iceberg de fiction est entré en collision avec notre réalité et que toutes les chansons tristes sont les lieux où des morceaux de cet iceberg & du navire sont tombés.

Je cherche le lieu d'impact.

La fiction a rejoint la réalité. Sombrons-nous ? Est-ce cette fin du monde-là que les Mayas ont prophétisé pour déc. XII ? Y- a-t-il dans notre monde, en plus de ce « lieu », des êtres que la fiction nous a envoyés ? Ce que la télé nous crache chaque jour, n'est-ce pas la preuve ? Êtes-vous un de ces êtres monsieur Fresán ?

Comment avez-vous découvert Canciones tristes, Monsieur Fresán ?

Ma théorie vous plait-elle ?

Les photos sont devenues floues et nos jouets prennent vie animés par la force du rêve & des cauchemars.

Quel refrain devons-nous chanter ?

Devons nous ouvrir des camps de réfugiés pour toutes ces fictions ?

Notre monde a-t-il résisté à l'impact ?

Toutes ces questions sans réponse. Comme cette sonde lancée à travers l'univers portant la gravure d'humains nus et notre adresse, la boîte aux lettres reste vide, et nos yeux scrutent le ciel entre les étoiles.

Je me plais à croire qu'un X sur une carte m'apportera des réponses à ce mystère des Chansons Tristes, comme j'espère qu'un jour l'humanité trouvera un pli, un beau matin, dans sa boîte aux lettres.

Nous ne serons alors plus seuls avec notre effroi & nos espoirs ?

Pour résoudre ce mystère (j'aime ce mot) je vous écris, ainsi je m'y sens moins seul et peut-être pourrez-vous m'éclairer.

J'ai conçu des marionnettes que je lance une à une, bouteilles à la mer,
à la recherche de leurs semblables : des êtres de fiction devenus réels.

J'appuie sur pause et l'*ascension* de Coltrane se fige dans les méandres
numériques de mon ipod.

Merci.

Amicalement.

Vassili

P.S. : connaissez-vous un monsieur Dagger ?

j.,

« Les réveils même cassés continuent de donner l'heure juste au moins une fois par jour et une fois par nuit. »

C'était le mot trouvé sur le frigo. Je n'ai aucune idée de qui a pu le laisser là. Au début, j'ai mené ma petite enquête, intrigué et curieux, j'ai fait le tour de ceux et celles qui avaient dans les semaines passées fréquenté mon appartement. Sans résultat. De toute façon personne n'avait mis les pieds chez moi depuis au moins 10 jours. 10 jours que j'avais passé reclus par la fièvre, transpirant whisky et cocaïne. Jusqu'au matin où, après avoir vomi ma nuit, j'ai trouvé ce mot sur le frigo, mon frigo. J'ai alors vidé la caisse de mon chat Schrödinger et je suis sorti questionner mon entourage, mes fréquentations, sur ce mot, en vain. Depuis, j'ai peur. Depuis, j'ai peur d'être chez moi, peur de découvrir un autre mot suspendu à la porte du frigo par un aimant trouvé dans une boîte de céréales. Voilà pourquoi je te demande si tu peux me procurer un P-38. Je payerai ce qu'il faudra.

Johan.

Le 4 octobre

Jo,

Johan vient de me demander de lui fournir un flingue. Je ne lui trouverai pas le P-38 qu'il me réclame mais il serait peut-être bon que tu parle avec lui ou son psy.

Je t'embrasse

j.

Barcelona, déc. 11

Vassili,

Nous avons reçu un mail de j. nous demandant si nous pouvions traduire une lettre en espagnol pour un ami à lui (toi). Nous t'envoyons donc le résultat. Si un jour tu passes par Barcelone, n'hésite pas à faire signe.

Anne & Raúl

Estimado Señor Fresán,

Gira y regira en mi cabeza como un meteorito entrando en órbita esta carta que deseo escribirle. No sé cómo explicarle. ¿Por dónde empezar? Y este “dónde” anda por todas partes y ninguna, idéntico a una canción de moda de la cual nunca llegaremos a retener la letra a pesar de su omnipresencia en las ondas.

No quiero escribirle ni canción triste, ni escribir poema de amor.

No puedo ni siquiera intentar contactar con usted diciendo: “venimos en paz”, sabemos, tanto usted como yo, cómo acabaría esto.

He descubierto, como usted, Canciones tristes, Sad songs..., y PUFFF, todos esos lugares han desaparecido, fundido, nieve al sol. Y esos lugares se me están apareciendo.

He descubierto la existencia de ese(os) lugar(es) sobre dos objetos: un jardín Zen miniatura “made in Canciones Tristes – México” y un detector de chistes fabricado en “Sad songs – Sussex” que venía de regalo con mi fanzine de marionetas.

Me ha, al principio del todo, sorprendido esta coincidencia, divertido, pero entonces me he acordado de que las coincidencias no existen, el universo no monologa sin razón (& esta razón puede muy bien ser el absurdo o el placer). Entonces he empezado a buscar en internet y he visto esa constelación de Canciones Tristes que nos rodea, he decidido entonces intentar repertoriarlas todas, elaborar el inventario, he cubierto los muros de mi casa de mapas y he plantado, por cada Canción Triste descubierta, una pequeña bandera como aquellas de los estados mayores que se ven en las

películas (las he fabricado con palillos y celo). Y he encontrado en cada país un lugar llamado Canción Triste.

Entonces he llamado a amigos para hacerles partícipes de mi descubrimiento, y en el momento que les mostraba la prueba, después de haberles mostrado mi formidable instalación, PUFFF, nada más en internet, en ninguna parte, un agujero negro acababa de tragarse mi constelación de Canciones. No me quedan más que los dos objetos como prueba.

He pensado que todos esos lugares me indicarían uno único, el centro de todas esas ondas en el agua, pero no, nada.

¿Me sigue usted?

Pienso que todos esos lugares son una especie de “salpicaduras”, creo que un iceberg de ficción ha colisionado con nuestra realidad y que todas las canciones tristes son los lugares dónde pedazos de este iceberg & del navío han caído.

Busco el lugar de impacto.

La ficción se ha hecho realidad. ¿Nos hundimos? ¿Es este el fin del mundo que los Mayas profetizaron para Dic. XII? ¿Hay en nuestro mundo, además de ese “lugar”, seres que la ficción nos ha enviado? ¿Lo que la tele nos escupe cada día, no es la prueba? ¿Es usted uno de esos seres, Señor Fresán?

¿Cómo descubrió usted Canciones Tristes, Señor Fresán?

¿Mi teoría le gusta?

Las fotos se han vuelto borrosas y nuestros juguetes están tomando vida propia animados por la fuerza del sueño y las pesadillas.

¿Qué estribillo debemos cantar?

¿Debemos abrir campos de refugiados para todas estas ficciones?

¿Nuestro mundo ha resistido al impacto?

Todas estas preguntas sin respuesta. Como esa sonda lanzada a través del universo llevando el grabado de humanos desnudos y nuestra dirección, el buzón se queda vacío y nuestros ojos escrutan el cielo entre las estrellas.

Me gusta creer que una X en un mapa me traerá respuestas a este misterio de Canciones Tristes, como espero que un día la humanidad encuentre un sobre, una bonita mañana, en su buzón.

¿No estaremos entonces más solos con nuestro pavor & nuestras esperanzas?

Para resolver este misterio (me gusta esa palabra) le escribo, de esta manera me siento menos solo y quizá pueda usted iluminarme.

He concebido marionetas que lanzo una a una, botellas en el mar, a la búsqueda de sus semejantes: seres de ficción convertidos en reales.

Le doy a pausa y la ascensión de Coltrane se congela en los meandros digitales de mi ipod.

Gracias.

Afectuosamente,

Vassili.

Pdta.: ¿conoce usted a un tal Señor Darger?

Quelque part, je ne sais plus où.

Jonathan,

Je me tourne vers toi et ne sais pas par où commencer. Comment te dire l'angoisse dans laquelle je suis tombée ?

T'expliquer.

Vassili a sa théorie sur la fiction et la réalité. Il dit avoir fabriqué des marionnettes capables de détecter les être fictifs ayant basculés dans cette réalité. Il y a quelques semaines, une de ces marionnettes était à ma porte et m'attendait. J'ai d'abord pensé à une blague de Vassili (et de toute façon je ne pense pas qu'il soit capable de concevoir de telles marionnettes). Mais peu à peu cette idée a pris place en moi, envahissant tout mon être : « qu'est-ce qui prouve que je suis « réelle » ? »

Ce fut d'abord une simple question, un jeu amusant. Et puis une cascade de réflexions et de coïncidences m'ont enfermée là-dedans.

(Je n'ai aucun souvenir d'avant mes 12 ans, avant ma rencontre avec Vassili et Johan et notre envie d'enregistrer un album.)

Je devais aller consulter pour ça.

Entre temps, j'ai lu *Blade Runner* et *Les animaux dénaturés*.

Ça n'a fait que renforcer mon angoisse.

Une androïde ?

Non, je ne rêve pas de moutons électriques.

Mais qu'est-ce qui prouve que je suis humaine ?

J'ai baisé chaque soir. Et ça y est je suis enceinte. Je ne sais pas quoi faire.

Tout ça ne prouve pas que je sois « réelle ».

Comment faire ?

Existe-il des tests ?

Je m'adresse à toi car tu m'as choisie comme modèle. Tu suis ma vie depuis des années, tu es peut-être encore en contact avec mes parents, tu as peut-être une idée, une preuve, et surtout parce que tu es mon ami.

On peut se voir pour parler de tout ça ? Entre les hormones, l'angoisse et la fin du monde je n'arrive plus à gérer, à trouver un chemin, à prendre des décisions.

Je sais, tout ça est débile, pas raisonnable, mais la peur n'est pas raisonnable.

Je t'embrasse.

Naïma

Salut à tous,

Euh... Comment je peux trouver l'adresse de Fresán ?

Merci & prenez soin de vous en attendant la fin du monde.

Vassili.

Chapitre 3A

Personne n'a vu Naïma depuis juillet 2012. Elle a sans doute accouché.
La dernière trace d'elle est un message laconique sur le répondeur de son psy.
Johan et Vassili partent à sa recherche et je reste sans modèles.
Pour garder la main, je décide de peindre... n'importe quoi !
Une série de 14 paysages urbains, comme diverses pistes,
des directions potentielles, un chemin de croix,
ou simplement l'attente de l'inconnu.



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



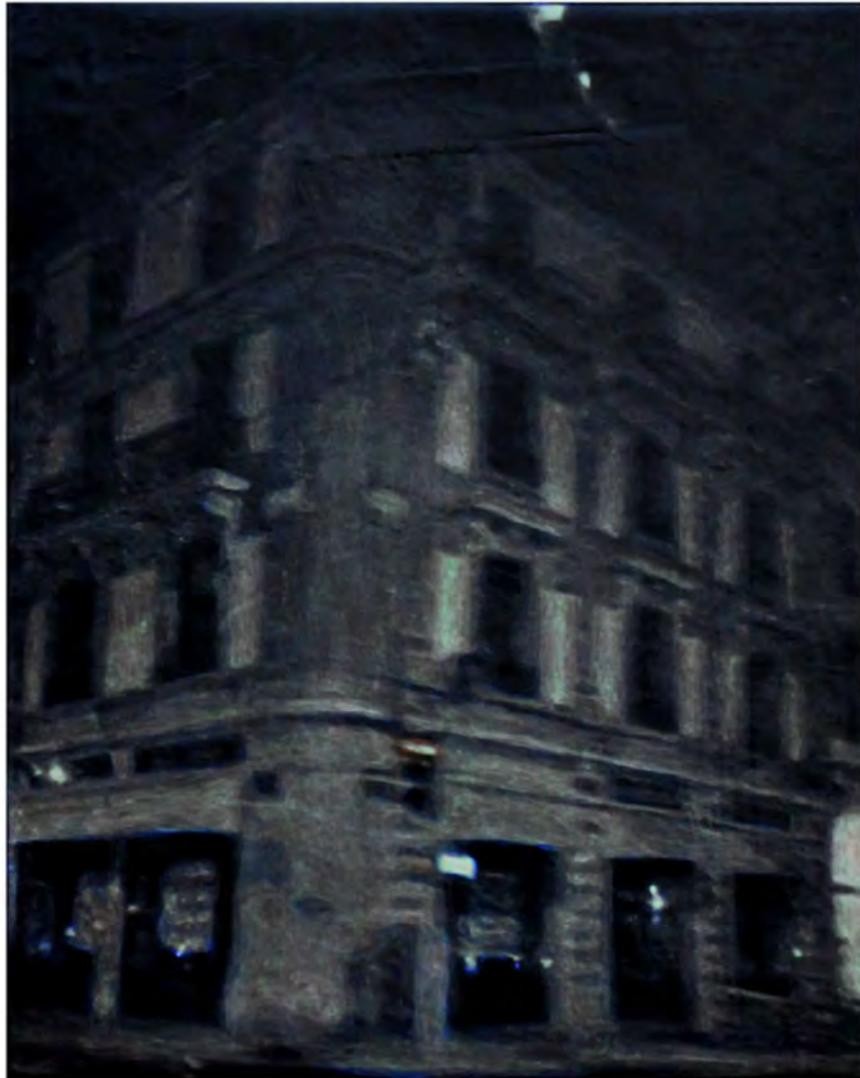
acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013



acryl sur toile - 50/40cm - 2013

Chapitre 3 bis

La fatigue comme rêve. Je passe du côté des fantômes pour me dérober aux regards, surtout le tien. Je ne suis pas papillon épinglé. Je m'efface. Sauras-tu peindre ça ? L'effacement. Le désir de transparence.

Pourquoi ce besoin voyeur ? Laisse la pénombre devenir ombre.

Je m'en vais sans savoir s'il y aura de retour. Je sais qu'il ne suffit pas de partir. Il ne suffit pas de s'offrir à la distance. Les plis et les replis, se cacher dans le froufrou du paysage, dans le froissement des lacs et vallées.

Grouille ton regard sur nos vies et la foule dessaoulée des villes. Je ne désire pas disparaître, non. Juste devenir fantôme caché dans les replis. Cesser d'exister par ton regard. Retourner les miroirs comme dans les

maisons en deuil et, devant le cadavre sans vie, retrouver peu à peu l'écorchure vivante que nous sommes. Métal liquide.

Faubourgs. C'est là que tu demeures. Tu n'oses ni le centre ni la perte d'orbite. Tu restes à la périphérie.

Et puis il y a mon enfant.

Puis-je le soustraire à ce chemin de croix ? Le soustraire à cette vue omniprésente ? Ne pas être seulement là pour lui offrir mon aide lorsque son corps ploiera sous la charge mais lui proposer autre chose, l'infini des possibles.

Ton regard, tes tableaux, nous condamnent à une seule perspective. Je m'en échappe. Oiseau tombé du nid, peut-être, si mon destin est de finir dans le ventre d'un chat. Peut-être comme ces oiseaux migrants je reviendrai t'annoncer le printemps et indiquer par mon vol le nord et le sud.

Peut-être mon absence.

Nous verrons.

Pour l'instant, je laisse dans un coin de ton atelier les papiers dorés et argentés du chocolat que je mangeais durant ma grossesse. Un peu de lumière en somme.

Espaces et labyrinthes. Je suis les murs. Je joue à la marelle avec le minotaure. Je confie ces mots à Jacques qui les retranscrit scrupuleusement.

Il te les transmettra, lorsque la canicule s'écrasera sur Genève (porte aux mirages).

Sous une tête de rhinocéros, dans ce bar aux banquettes de cuir rouge, il note les mots qui s'échappent de moi. Porteur de message sans ailes aux chevilles.

J'essaye d'exister sans ton regard. Finira-t-il par me manquer ? Mon absence, mon retrait vont-ils réussir à laver ton regard sur nous ? Le renouveler au point de le faire naître une seconde fois. Faire renaître un regard généreux et curieux, pas un regard qui scrute. Nous ne sommes pas des marionnettes. Encore moins les tiennes. Je prends cette paire de ciseau symbolique que sont les kilomètres et je coupe les fils.

Chacun sa voie. Vassili se camoufle au milieu de ses propres œuvres pour que tu finisses par le confondre avec elles, il se glisse dans une chanson triste pour que tes pleurs troublent ta vue, et que ces larmes le soustraient à ton regard. Johan ? Johan s'enfonce dans des théories de plus en plus obscures mais surtout, il nous cache à toi comme à nous sa véritable vie, ce qu'il prépare réellement. Johan est armé et dangereux. Et c'est bien la seule chose qui aurait pu me faire rester.

Il y a cette faille que j. a creusé portant sa propre vue sur nous, distordant la vision permettant une forme de stéréoscopie et, dans l'interstice des images, nous nous glissons.

Tout se trouble.

Comment te dire ?

Je danse avec mon fils et sept petites filles armées de robes jaunes et de fusils au milieu des pissenlits. Nous dansons et un vieillard se branle en nous voyant. Ça pourrait être toi.

Comment te dire ?

Il ne suffit pas d'extraire des pierres de folies, de nous suivre et nous poursuivre dans nos errances physiques, psychologiques, psychiatriques, dans nos pulsions et compulsions, dans nos créations et nos abandons.

Où es-tu à l'intérieur de tout cela ?

Finalement, c'est toi qui détiens le désir d'effacement, tu espères en nous surexposant à la lumière et aux regards, soustraire cette lumière et ces regards de ta propre personne et peut-être enfin disparaître.

Il n'y a pas de disparition.

Cela n'existe pas.

C'est un conte pour enfants et prestidigitateurs.

Abracadabra.

Nous sommes toujours là.

J'aime pourtant ces courbes douces, ces tableaux aux couleurs rouges que tu peints et dans lesquels j'aperçois parfois mon reflet et celui de mondes que je pensais être la seule à voir.

Nous sommes sortis du bar aux banquettes de cuirs rouge et aux serveuses trop belles pour être serveuses. Nous marchons avec Jacques dans les rues sous un soleil à faire briller le silence.

Je pense à Johan et Vassili, à ce tremblement entre mots et silence qui s'appelle amitié et qui nous relie.

Je pense à ce que nous avons traversé depuis notre première fugue commune et à ce qui nous a traversés. J'allonge le pas pour déjouer les larmes qui me montent aux yeux.

Chapitre 3A

(complément)

En passant par hasard les tableaux du chapitre 3A aux rayons X,
Johan a découvert qu'on peut y voir Naïma apparaître de manière subliminale.



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013

radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013



radiographie d'une acryl sur toile de 50/40cm - 2013

Ceci n'est pas un
chapitre

Je n'arrive plus. N'arrive plus à écrire. Jo n'arrive pas à peindre la tête d'Arthur. Et moi je n'arrive pas à écrire la suite de votre histoire, la suite de vos confidences.

« Vassili is dead. »

Tu m'as craché ça au téléphone, Johan, ta voix était lointaine, tu me parlais en anglais. Juste ces trois mots et tu as raccroché. Vassili is dead. Vassili est mort. Son corps à moitié bouffé par des chats. Ce n'est ni le film, ni la cérémonie que nous avons fait ni cette pseudo Vassili Party qui changeront quoi que ce soit. Je m'en fous de ton fantôme Vassili. Je l'enverrais même au diable si je pouvais.

Tu es dans cet entre-deux, encore. Plus vivant mais pas au nombre des morts. Sur la liste d'attente, c'est qu'il y en a des dossiers à traités. Dans cet entre-deux. Tu m'avais dit un jour que ce devait être comme habiter à l'intérieur d'un tableau de Soulages. Impossible de voir à l'extérieur. Impossible d'être vu de l'extérieur. Coincé entre la toile et la peinture. Ça doit te changer des tableaux de Jo.

Tu es de plus en plus transparent sur ces tableaux. Tu t'efface peu à peu. Mais tu es toujours là. Comme si sa rétine ne pouvait, à force de t'avoir observé, photographié, mis sous la loupe de sa peinture, concevoir une image sans toi.

Coincé entre la toile et la peinture pour un brin d'éternité. Une poignée de temps. Grain de sable. Vassili is dead. C'est arrivé, c'est la vie. Mes rêves m'ont quitté lorsque tu as quitté cette vie. Mes rêves m'ont quitté remplacés par le découpage de ces sept petites filles habillées de jaune traversant des tableaux de Bruegel. Surtout celui où un diable pioche avec une louche de l'argent dans son cul. Que des peintures dans mes nuits. Jamais celles de Jo. Non, sans doute ces peintures qui t'ont obsédés, cher Vassili. Dans mes ivresses froides, Soulages, Darger, Bruegel. Qui d'autre ?

Dans la tourmente des paysages la vois lointaine de Johan surgissant du téléphone : VASSILI IS DEAD.

C'est aussi vrai et irréel qu'une chanson triste. Tu es mort pendant qu'avec Naïma nous nous échouions à Tchan Zaca ou ailleurs. Elle dans les bras d'Arthur et moi dans les yeux verts d'une serveuse sous une tête de rhinocéros.

Je ne pleure pas. Convaincu que tes marionnettes me dévoileront le subterfuge. Que ta carcasse n'est pas. Et alors les mots de Johan reviennent en mon crâne et percutent ma réalité comme un continent à la dérive. Vassili is dead.

« Je ne pratique plus l'amour »

Une autre de tes phrases inscrite en moi. Sortie juste avant l'opération de ton silence habituel. Tes mots et l'odeur de tes pets lorsque tu buvais trop de ces sodas aux arômes chimiques. Voilà ce qui me reste de toi ?

Au petit matin de mes nuits enfermés dans des tableaux, la main tremblante je décide d'écrire ce chapitre qui n'en est pas un. Si je crois en la réincarnation, tu traverses quelques vies d'insectes avant de renaître à New York vêtu d'oripeaux, sans domicile fixe harcelant Auster pour un dollar. Il y a une justice. Si je crois à la réincarnation.

Mais je n'y crois pas.

J'essaye de joindre Johan.

Je n'y parviens pas.

Vassili is dead.

Assis à une terrasse, après de trop nombreux cafés, je tire la langue comme un idiot afin que les touristes ne s'asseyent pas aux tables qui jouxtent la mienne. Je garde une place pour toi.

Nous, la vermine. Toi le mort et moi le bon à rien.

Je regarde les seins des femmes.

Pense à l'odeur de tes pets.

Les gens couinent et parlent trop fort. Je caresse le silence de larmes au bord de mes yeux.

Plus personne pour donner vie à tes marionnettes. Je suis un enfant dont le super-héro est mort, bouffé par des chats, seul sur une île encerclée de turquoise à en vomir. Super-canard n'as plus de partenaire.

Tu avais protégé tes marionnettes de la fin du monde les expédiant dans des bocaux dignes d'une sonde à la rencontre d'extraterrestres. Mais qui va les protéger de ta disparition ? Sans toi, condamnées à l'immobilité, ce qui est sans doute pire que la mort. Prisonnières de leurs têtes de résine, de leurs costumes et de leurs perruques.

Vassili is dead.

Un bon titre pour une chanson ou même un album.

Je devrais faire ça pour toi. Moi qui chante faux et ne sais pas suivre un rythme correctement. Je devrais faire ça. Un album : Vassili is dead.

Je me suis toujours demandé ce qu'il était advenu de la pierre de folie après l'extraction de ton crâne.

Un jour, je dirais à Naïma, Johan et Jo ce qui nous unissait et depuis combien de temps nous nous connaissions réellement. Pour l'instant ils pensent être les seuls à qui tu manques vraiment.

Mal au crâne. Cranant dans l'ombre des filles tel un insecte. Je sais bien que je suis seul. Seuls ceux. Seuls.

Et les petits matins.

Et les tableaux la nuit.

Et Les petites filles aux robes jaunes armées de fusils.

Et le soleil.

Et l'air frais en cette fin d'été.

Et les tremblements de terre à l'autre bout du monde.

Et les nuages, les merveilleux nuages.

Je m'abîme dans la séduction sans but. À laisser le vent du soir décider. Je racle ma gorge pour y extraire un crachat à destination des pigeons. Tout ça pour endiguer les larmes, les foutues larmes.

Je prends l'air, me perds dans la chaleur humaine. J'appelle Naïma et je raccroche juste après son « allo ? ». Que dire ?

Vassili is dead.

C'est la vie.

antépénultième chapitre

Arthur nous parle de son passé récent à Tchan-Zâca.
Il nous donne sa vision des événements de ces dernières années.
J'essaie de mettre ses descriptions en peinture mais, d'après lui,
mes images sont loin de la réalité.



acryl et collages sur tissu imprimé - 150/100cm - 2014





2 acryl et collages sur tissu imprimé - 130/250cm - 2014





2 acryl sur toile - 100/100cm - 2014



acryl et emballages de chocolat sur toile - 110/90cm - 2014



acryl sur toile - 40/55cm - 2017



acryl sur toile - 30/40cm - 2017



acryl sur toile - 50/70cm - 2017



acryl et pigments phosphorescents sur toile - 40/70cm - 2017



même tableau vu de nuit



acryl et pigments phosphorescents sur toile - 40/70cm - 2017



même tableau vu de nuit



acryl et pigments phosphorescents sur toile - 40/70cm - 2017



même tableau vu de nuit

En voyant mes tableaux, Arthur trouve que ceux-ci ne sont pas assez fidèles à la réalité. Il ne se reconnaît dans aucuns de mes portraits et me propose de voir un spécialiste. C'est ainsi que la neuroscientifique Sophie Schwartz me mets un encéphalogramme sur la tête, pendant que je regarde le visage d'Arthur. Un ordinateur doit retracer mes pensées en dessin. Le dessin qui apparait montre un visage à oeil unique. Arthur est un cyclope. Une prosopagnosie collective inversée empêchait chacun de le voir tel qu'il est.





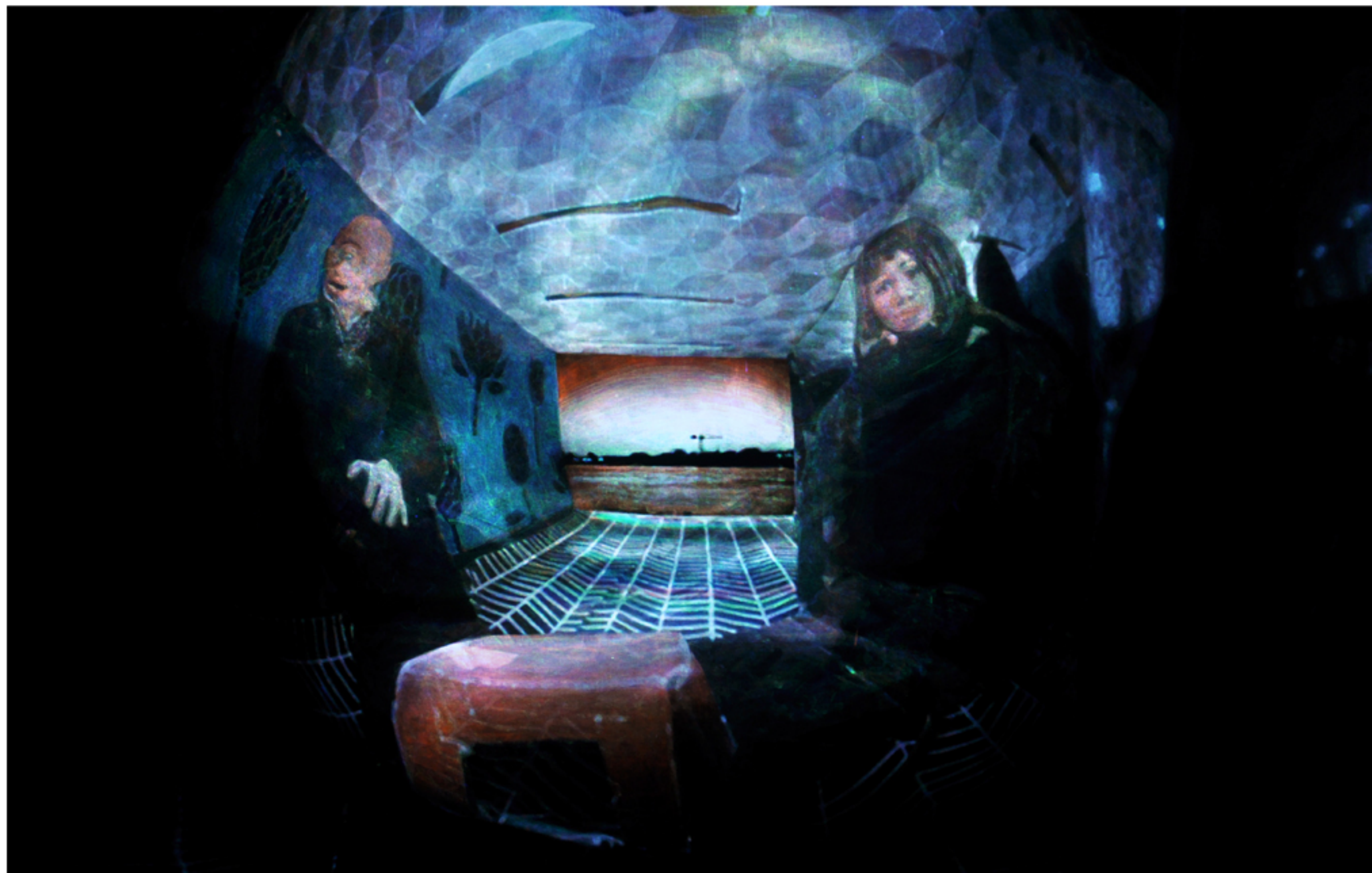
acryl et pigments phosphorescents sur toile - 120/205cm - 208



même tableau vu de nuit



acryl et pigments phosphorescents sur toile - 120/205cm - 208



même tableau vu de nuit



acryl et pigments phosphorescents sur toile - 120/205cm - 208



même tableau vu de nuit



acryl et pigments phosphorescents sur toile - 120/205cm - 208



même tableau vu de nuit

